

FERME DE Mr JAS. DRUMMOND, Petite Côte.

Lorsque je visitai la ferme de Mr Jas. Drummond, à Petite Côte, le 16 de juin, je ne dirai pas que j'ai été surpris, mais charmé de voir que la renommée n'a pas exagéré la beauté de son site ni son système excellent de culture.

Lorsque j'arrivai, le propriétaire était absent, mais madame Drummond et l'une de ses jeunes filles furent assez bonnes pour me servir de guides, et me faire voir cette partie de l'économie extérieure de la ferme, consacrée aux mères laitières du troupeau, et à leur produit. J'appris de madame Drummond que le lait était vendu à un marchand de bétail de Montréal, pour le prix minime de 10 centins le gallon. Elle me dit que ça ne payait pas, et je n'ai pas de peine à le croire; mais, en même temps, comme il nous est vendu à nous, infortunés consommateurs, 6 centins la pinte, il y a un profit qui, comme à l'ordinaire, va dans les poches de l'intermédiaire. Que l'intermédiaire soit bien payé pour son ouvrage et pour compenser pour ses nombreuses mauvaises dettes, je suis le premier à l'admettre; mais nous savons tous que les neuf-dixièmes du lait vendu à nos portes sont plus ou moins dilués, et que, même, nous fut-il livré pur, 150 pour cent est certainement plus qu'une augmentation raisonnable de prix pour un article d'une aussi grande consommation journalière.

Je fus surpris de voir qu'aucune méthode n'était employée pour refroidir le lait avant de le mettre en canistre. Madame Drummond admit franchement que "l'odeur animale" était très-prononcée, bien que celui gardé pour les usages domestiques, dont la température est bien abaissée par l'exposition à l'air, dans des vases peu profonds, dans une laiterie agréablement fraîche, n'ait absolument aucune mauvaise odeur. Je ne saurais trop attirer l'attention de tous ceux qui ont quelque chose à faire avec la laiterie sur la nécessité de refroidir le lait par quelque moyen. La glace et la glacière constituent une si petite partie des dépenses d'une ferme, et les réfrigérateurs sont facilement faits et à si bon marché, que j'espère voir le temps où chaque cultivateur de ce pays sera amplement pourvu des moyens nécessaires pour rendre parfait un produit, pour lequel la nature a fait sa part en nous donnant une si grande abondance.

M'étant informé s'il y avait quelque chose de vrai dans le bruit qu'on avait répandu, allant à dire que les Ayrshires perdaient de leur réputation comme vaches donnant beaucoup de beurre, madame Drummond me dit que, d'après son expérience, ce n'est pas le cas; ses vaches donnent, plusieurs d'entre elles, de 18 à 22 pintes de lait par jour, et je vis que la crème dans les vases était riche et épaisse; une des vaches du troupeau composé de 20 bêtes, donne, avec un bon pâturage, 17 lbs. de beurre par semaine!

Dans l'étable, il y avait quatre génisses du printemps, deux desquelles promettent beaucoup, et ont une apparence de prospérité qui indique que tout le lait frais ne va pas à Montréal. Aucune nourriture au monde, ni le pain de lin, ni le gruau d'avoine avec du lait écrémé, ne peuvent prendre la place des ressources que fournit la nature. Vous pouvez avoir de beaux veaux et faire peu de beurre, ou avoir beaucoup de beurre et de pauvres veaux, mais vous ne pouvez avoir en même temps de beaux veaux et faire beaucoup de beurre; car, dès que vous commencez à donner copieusement du lait écrémé, la surabondance de phosphate produit son effet, et le jeune animal grossit aux jointures, prend une grosse charpente osseuse qui détruit complètement la symétrie qui est aussi nécessaire à la perfection d'un animal pour qu'il soit profitable, qu'elle est agréable à l'œil artistique de l'amateur.

Un garçon très-intelligent, fils du propriétaire, me fit visiter la partie-ouest de la ferme, presque toute consacrée cette année, à la récolte des racines. En disant que les Mangolds, les carottes et les navets étaient sans reproche, je n'exagère en rien. Les Mangolds, semées au plantoir étaient, dans mon opinion,

trop rapprochées, excès dans un bon sens, je dois l'admettre, mais, quand vient un orage, ce qui n'est pas rare, qui accélère leur croissance, le sarclage et l'éclaircissement sont retardés, les jeunes plants se supportent les uns les autres en s'entrelaçant, et la tâche de les séparer devient, ainsi, difficile, sans nécessité. Si la graine est bonne, trois par trou sont suffisantes, car chaque capsule produit très-souvent jusqu'à trois plantes. Toutes les graines devraient toujours être essayées dans des pots à fleurs, etc., avant d'en entreprendre la semence; si cela était toujours fait, nous entendrions moins de plaintes aux sujet des récoltes de racines manquées.

La régularité des sillons sur la terre de cette ferme est aussi proche de la perfection que peut atteindre la sureté de l'œil humain et le travail du cheval. La houe à cheval est toujours en opération, et de fait il est évident par l'état de la terre que, du moment que les mangolds, etc., sont assez visibles dans les rangs, pour permettre d'employer avec avantage l'instrument, il est tenu en opération jusqu'à ce que les feuilles ne lui permettent plus de passer.

Les patates avaient une apparence superbe, excepté une pièce semée très-tard et qui ne commençait qu'à lever. Le terrain avait été bouleversé avec une herse à chaîne, cet instrument inappréciable si on sait s'en servir convenablement, qui avait laissé la terre admirablement ameublie, ou, comme l'on dit chez nous, "avec une belle peau." Je n'ai pas confiance aux patates semées tard. Elles sont à la merci de la température; et, si la maladie sévit avec force, elles en souffrent horriblement. Mais je dois dire que je suppose que madame Drummond qui nous rejoignait ici, avait ses raisons pour les avoir semées ainsi, et qu'elles étaient probablement destinées à servir de récolte nettoiyante plutôt qu'à toute autre chose.

La Chrysomèle des pommes de terre (punaise à patates) s'est mise à l'ouvrage en grand nombre, mais un constant usage de vert de Paris et de plâtre mêlés ensemble, leur a fait subir le sort qu'elles méritent. Je me demande, en passant, ce que mes amis de Joliette, qui m'en voulaient tant en 1868, parceque je détruisais la chenille des choux, ont dit de l'emploi du poison pour la destruction en masse de cette peste. Pensent-ils encore que c'est combattre les décrets de la Providence? J'espère que non.

Bien qu'on applique sur la terre une grande quantité de fumier de Montréal, on ne lui permet pas de salir les récoltes par ses mauvaises herbes que l'on combat par le travail assidu des hommes et des chevaux, cinq paires de chevaux étant continuellement employés pour cela toute la saison.

La rotation semble être la suivante: Racines, orge ou avoine, avec de la graine d'herbes (mil, trèfle rouge et trèfle blanc) pour cinq ans. Les semences ont toutes manqué l'an dernier: une grande perte et une grande inconvenance de toutes manières, cela dérange la rotation de toute la terre, mais autant que j'ai pu en juger, elles ont bien pris cette année, et la lacune sera comblée en gardant l'herbe ancienne un an de plus, ce qui est cependant un ennui.

J'ai à peine besoin de dire que les vaches sont splendides, toutes magnifiques bêtes de belles taille qui doivent faire les délices de l'œil du maître, et qui possèdent des pis pleins et carrés qui doivent également réjouir la maîtresse de la laiterie.

Il n'est pas difficile de deviner d'où leur vient leur belle taille, lorsque on leur voit paresseusement passer leur langue sur l'herbe riche et d'un vert sombre qu'elles broutent, cette taille leur est venue petit à petit pendant leur jeune âge, et les soins ne leur ont pas manqué depuis. Je ne crois pas que ces vaches, lorsqu'elles ont fini leur tâche de remplir les seaux, et sont tuées grasses, pèsent moins que 720 lbs.

J'eus encore pour moi l'opinion de M. Drummond au sujet de la récolte du trèfle. Je préfère le couper, dit-il, avant que toutes les têtes soient en fleur, plutôt que de le couper trop tard, c'est ce que j'ai fait l'an dernier, et mes chevaux et mon autre